

Jules Greindl,

une grande figure de notre diplomatie

Célébrer la mémoire d'un personnage historique n'aurait guère de sens, si l'on ne le replaçait dans le contexte d'une époque qui fut importante, et si l'homme, tel qu'il fut, n'avait plus rien à nous dire. Il y a cinquante ans s'éteignait, chargé d'ans, de services et aussi d'amertume, celui qu'on avait appelé si longtemps le Baron Greindl, nestor et mentor de la diplomatie belge, et qui devint Comte en 1912 par la grâce du roi Albert. Son père, Léonard, avait été général et ministre de la Guerre en 1854. Ses fils allaient s'illustrer sous l'uniforme, sur l'Yser et en Afrique orientale. Un de ses petits-fils, gouverneur du Luxembourg, allait être assassiné par les nazis à Buchenwald, tandis que le cousin de ce dernier, le Baron Jean, un des héros du réseau « Comète », allait être condamné à mort et périr dans le bombardement du 7 septembre 1943. Un de ses descendants, aujourd'hui, fait des débuts prometteurs dans le métier d'historien. Bon sang, de toute évidence, ne saurait mentir. Mais le comte Greindl lui-même, qu'a-t-il donné au pays, et que devons-nous retenir d'une personnalité qui fut jadis, avec et après Lambermont, l'oracle respecté de notre politique étrangère ?

Sculpteur ou diplomate ?

Jules Greindl était né le 7 septembre 1835 à Mons, où son père commandait un régiment. Il fit des études moyennes excellentes, montrant surtout des aptitudes remarquables pour les langues et le dessin. Ensuite, la famille s'étant installée à Gand, c'est à l'université de cette ville qu'il décrocha son diplôme de docteur en Droit. Le moment était venu de choisir

une carrière : si le jeune homme avait pu suivre ses préférences, il se serait tout bonnement installé sculpteur. « *Au fond de l'âme, je suis sculpteur avant tout* », écrivait-il encore en 1880. De fait, il n'abandonnerait définitivement la terre glaise et le marbre qu'à Berlin, où ses responsabilités diplomatiques seraient devenues trop absorbantes. Avant cela, il avait encore figuré à l'Exposition générale des Beaux-Arts de 1878, et à chaque occasion, modelé bustes et statuettes, fier lorsqu'un ami de la famille lui faisait une commande — « *comme à un vrai sculpteur* » — mais jugeant lui-même ses œuvres avec une parfaite modestie. De cette habileté artistique, il ne lui resterait plus, à la longue, que le goût de crayonner, avec un bonheur réel, d'amusantes caricatures.

Mais tout cela, en 1855, n'était guère sérieux, ni susceptible de nourrir son homme. Son père lui avait inculqué la discipline, l'obéissance, le travail. Il ne pourrait devenir un second Vinçotte, mais il gardait d'autres atouts : son don des langues, par exemple. L'examen diplomatique s'imposait : il le réussit avec grande distinction. L'instinct sera parfois rétif, il y aura bien quelques ruades occasionnelles, vite réprimées par un esprit sage et raisonnable, par la volonté, aussi, de faire une carrière non seulement honorable et utile, mais rémunératrice : les secrétaires de Légation n'étaient pas payés, la famille Greindl aurait à s'imposer des sacrifices que le jeune homme, en fils affectueux et reconnaissant, souhaitait abréger dans toute la mesure du possible.

On le verra donc secrétaire, puis conseiller, à Rome, Constantinople, Paris, Saint-Pétersbourg et, brièvement, à Berne comme chargé d'affaires en 1864. Apprenant son métier, sculptant, lisant beaucoup (des récits de voyages, des œuvres scientifiques — toute sa vie durant, il emplira des carnets de ses notes de lectures), mais surtout étudiant les langues,

sa passion : il connaîtra parfaitement le français, le néerlandais, l'allemand, l'anglais, l'espagnol, le portugais, l'italien, le turc, le grec moderne, le tartare, le russe et l'arabe — c'est d'ailleurs dans cette dernière langue, particulièrement ésothérique, qu'il rédigera les notes confidentielles réservées à son usage personnel. Ecrivant aussi, bien sûr, des lettres fréquentes à ses parents.

Cette correspondance, conservée dans les archives de la famille, est intéressante à parcourir : elle le révèle profondément chrétien et patriote, unioniste comme son père (que d'inquiétudes devant la « *libéralerie* », que de réserve à l'égard des « *gouvernements bavardementaires* », que d'admiration pour « *M. Nothomb I^{er}, la politique nationale et en-dehors des partis* » !) et, sur le plan européen, résolument conservateur, à l'image du roi Léopold I^{er} : de Rome, en 1858, il ironise sur « *cette grenouille de Piémont* », et sur ces « *deux ou trois mille Mazziniens qui ont la prétention d'être l'Italie* ». Dès lors, il est tout normal qu'en mai 1859, il souhaite « *une bonne raclée* » aux Franco-Piémontais. La victoire n'ayant pas couronné les étendards autrichiens, le patriotisme et l'instinct s'épaulent en lui, et le poussent à estimer que cette unification italienne est bien déplorable. On « *érige le fait accompli en droit* », on laisse les grandes Puissances, « *qui ne s'appuient que sur la force des baïonnettes* », régler le sort des petits. « *Lorsque les Français seront à Bruxelles, le fait sera aussi accompli et l'on pourra invoquer pour sa sanction tous les arguments que l'on invoque aujourd'hui en faveur de la révolution de l'Italie centrale* ».

Mais s'il est un temps pour l'indignation, il en est un autre pour l'amour. En 1863, il épouse la fille du vicomte de Seisal, Ministre du Portugal à Bruxelles : c'est le début d'une union qui sera longue, douce et féconde.

De Constantinople à Munich

Déjà cependant, dans ces étapes subalternes de la carrière diplomatique, le hasard est venu glisser un événement qui sera lourd de conséquences. Greindl est secrétaire à Constantinople en avril 1860, quand le Duc de Brabant vient passer quelques semaines dans cette capitale d'un monde ottoman qui le fascine. Le Prince est ardent, fureteur, curieux de tout. Le diplomate est empressé, ambitieux pour lui-même et pour son pays. Les deux jeunes gens ont le même âge : vingt-cinq ans ! On parle beaucoup de l'Orient, de l'expansion belge. Greindl ose confier ses soucis personnels : a-t-il eu raison de s'engager dans une carrière qui, jusqu'à présent, ne lui a rien rapporté, et le laisse dépendre financièrement de son père ?

— Restez, lui dit en substance le Prince. Plutôt que de rentrer à Bruxelles, devenez spécialiste de l'Orient. Quand Dudzeele sera dégoûté de Constantinople, ce qui ne saurait tarder, vous deviendrez chef de mission, avec un traitement confortable ». Et en le quittant : « Je tâcherai que tout s'arrange au gré de vos désirs ».

Il faut croire que Léopold fut impressionné par les qualités de sérieux, de travail et de dévouement qui distinguaient son compagnon. Rentré à Bruxelles, il lui demandera des notes, des études, le chargera de commissions diverses. Sept ans plus tard, en 1867, quand le Ministre lui proposera un arrêté de désignation pour Rio, Léopold II l'annulera et le remplacera par le poste de Ministre-résident à Constantinople. « *Les souverains ont rarement la gracieuseté de se souvenir aussi longtemps* », écrira Greindl, ravi. Il se remet à étudier d'arrache-pied les langues avec un « Turc à turban », passe par des hauts et des bas, se demande à nouveau si, malgré tout,

il a bien fait de choisir le service de l'Etat (« *Je n'y reste bien certainement que parce que je ne sais pas comment en sortir* »), va faire un tour en Grèce où il est également accrédité, et où il fait une rencontre qui le charme : « *Je commence à m'ennuyer assez d'Athènes quoique j'y aie trouvé un complice qui a la tête remplie des mêmes fariboles que moi : langues orientales, métaphysique, sculpture, etc. En outre, il lit les écritures cunéiformes et m'y a fait prendre goût. C'est le Ministre de France à Athènes, le Comte de Gobineau* ».

Mais en Europe, l'horizon s'assombrit, et si Léopold II ne songe qu'à l'Orient, rue de la Loi, on est plus terre-à-terre, et on voudrait être représenté à Munich par un agent capable : nous sommes en 1869, quelles surprises M. de Bismarck nous réserve-t-il encore ? Voilà donc Greindl en Bavière, mécontent d'être dérangé, heureux d'être rapproché de ses parents... et s'ennuyant « à périr ». Il sculpte, lit et arbitre les querelles entre les épouses de ses subordonnés. « *Cette existence de vagabond et l'obligation où je me trouve de dépenser tout ce que je reçois sans aucun agrément pour moi, afin de faire figure (sans y parvenir) me semblent absurdes; et je changerais très volontiers de métier si je pouvais.* » Du moins l'année suivante lui réservera-t-elle de solides satisfactions morales. « *L'insolence et l'immoralité des Français ont dépassé toutes les bornes. Il est temps que nous soyons débarrassés de toute cette bonapartaille* ». Comme tout le monde en Belgique, il est indigné de lire, noir sur blanc, que Benedetti avait voulu marchander avec la Prusse l'annexion de notre pays. Il faut que les Français soient battus, « *parce qu'il n'y aurait plus de relations possibles pour nous avec le gouvernement actuel de la France, depuis les révélations de M. de Bismarck* ». Ses vœux sont comblés, mais du même coup l'Allemagne est unifiée, et la légation de Munich supprimée. Le 8 décembre 1871, Greindl rentre à Bruxelles.